CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES SUR LES PASSIONS, ET LEUR INFLUENCE SUR LES MALADIES;

N° 182.

THÈSE

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris, le 26 août 1816, pour obtenir le grade de Docteur en médecine;

PAR JEAN-BAPTISTE-LOUIS DUPRILOT, de Brinon,

Département de la Nièvre;

Ex-Chirurgien sous-Aide aux armées françaises; Membre de la Société médicale d'Instruction.

Philosophus sit, qui morbis animi mederi contendit.
SAUVAGES, *Nosogr. method.*

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.
1816.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, Doyen.
M. BOURDIER.
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD, *Président.*
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES, *Examinateur.*
M. DUMÉRIL, *Examinateur.*
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND, *Examinateur.*
M. VAUQUELIN, *Examinateur.*
M. DESORMEAUX, *Examinateur.*
M. DUPUYTREN.
M. MOREAU.
M. ROYER-COLLARD.

Par délibération du 9 décembre 1798, l'Ecole a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A MON PÈRE,

Notaire à Brinon.

A LA PLUS TENDRE DES MÈRES.

A MON FRÈRE,

ET

A MES SŒURS.

Recevez, ô mes meilleurs amis, ce juste tribut de ma reconnaissance; puissiez-vous le regarder comme un gage de mon amour et de l'attachement le plus inviolable !

A MES ONCLES,

CLAUDE BURDIN,

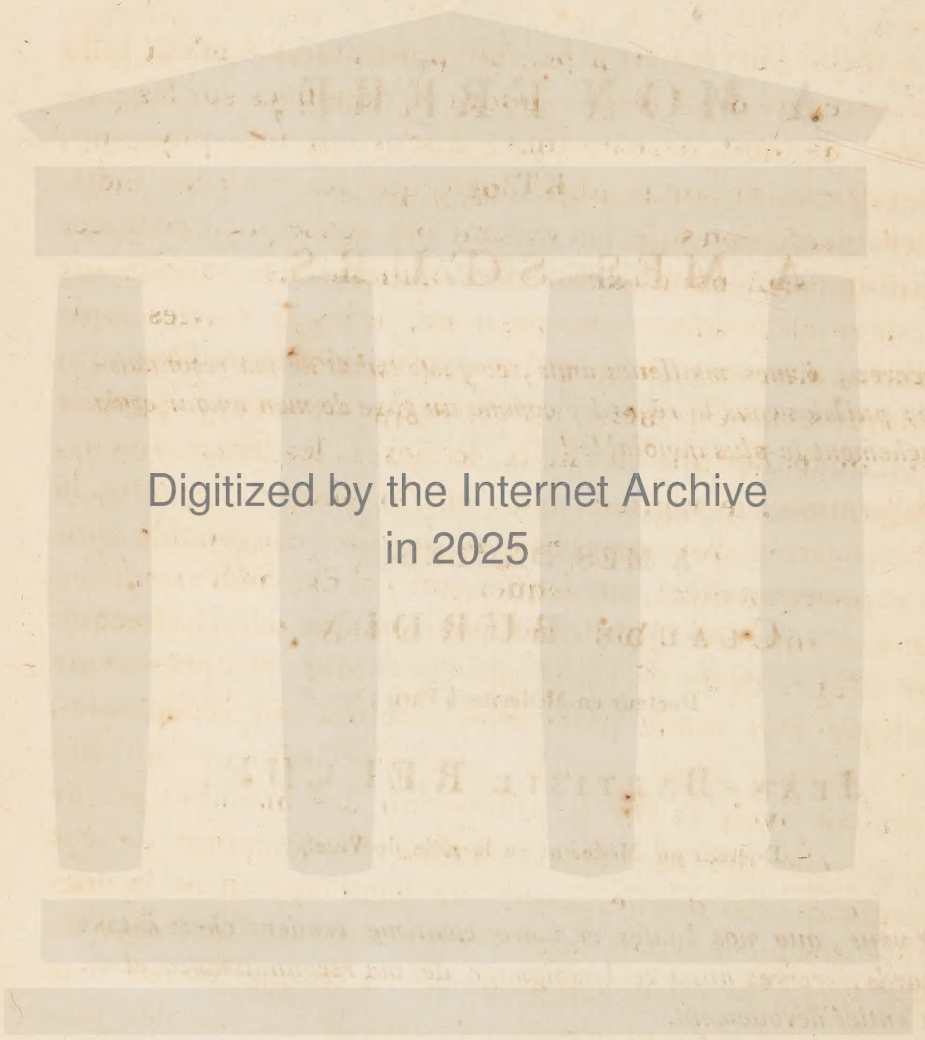
Docteur en Médecine à Paris;

JEAN-BAPTISTE REUCHE,

Docteur en Médecine en la ville de Vezelay.

O vous, que vos bontés et votre cœur me rendent chers à tant d'égards, recevez aussi ce témoignage de ma reconnaissance et du plus entier dévouement.

J. B. L. DUPRILOT.



Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/considerationsge0007vari

INTRODUCTION.

La tâche eût été trop pénible pour moi, s'il m'eût fallu présenter ici des idées étendues et détaillées sur les passions ; mettant de côté toute discussion métaphysique, ne présentant sur la physiologie que les données indispensables à mon sujet, et évitant par conséquent de tracer minutieusement les différentes opinions des auteurs sur le siége et la source des passions, je les ai suivies rapidement dans les quatre principales périodes de l'âge ; j'ai indiqué sommairement l'influence que devaient y apporter les climats, les lois, les lieux, les sexes, les tempéramens, l'éducation, le régime, etc., et j'ai abordé de suite la classification qui me paraissait la plus convenable sous le rapport médical, sur lequel seul j'ai fixé mon attention. En conséquence, j'ai décrit avec quelque détail chacune des coupes de la division que j'ai émise; et après avoir indiqué leur mode particulier d'action sur l'économie, j'ai examiné d'une manière générale l'influence qu'elles devaient avoir et sur la production des maladies et sur la marche des maladies, comme complication de ces dernières. J'ai donné ensuite un léger aperçu de la doctrine des anciens sur la médecine morale; j'ai essayé de dire comment on devait s'opposer à ce que les passions ne vinssent compliquer et entraver la marche des maladies, et comment on devait se diriger dans le trai-

tement des maladies causées et compliquées par les passions ; mais comme ce dernier article exigeait de très-longues considérations morales et pratiques incompatibles avec ma jeunesse et mon peu d'expérience, je me suis restreint à quelques réflexions sur deux maladies opposées, et par leur caractère et par la plupart de leurs phénomènes ostensibles, l'hypochondrie, et la passion de l'amour dans l'un et l'autre sexe. Cette dernière, très-ordinaire à la jeunesse, entraîne souvent les plus graves inconvéniens, enfante le plus de maux, peut causer différentes aliénations mentales, la manie enfin, qui, de tous les accidens, serait le plus à redouter : c'est d'après le vif intérêt qu'elle doit inspirer à l'humanité et au véritable médecin que j'ai cherché à m'y appesantir un peu : heureux, si, tout en terminant mon faible, mais pénible travail, mes illustres maîtres daignent l'honorer d'un regard d'approbation !

CONSIDÉRATIONS

GÉNÉRALES

SUR LES PASSIONS,

ET LEUR INFLUENCE SUR LES MALADIES.

SECTION PREMIÈRE.

§. I.er

Quelques philosophes ont défini les *passions*, une fougue qui entraîne l'homme hors des limites de la raison ; d'autres, voyant dans l'effet ou le résultat des passions les passions elles-mêmes, en ont nié l'existence réelle, et les ont regardées comme une opinion, parce que, selon eux, l'idée du mal ou de bien n'est que relative : misérable sophisme réprouvé par la morale et que nous ne chercherons pas à combattre ! Cicéron ne regarde les passions que comme accidentelles à l'homme et enfantées par la corruption des sociétés. « Notre âme, dit-il, est sans tache en naissant, et pure « comme la source dont elle est partie ; la semence des vertus y « germe, et ce n'est que par la corruption des sociétés que ce germe « s'étouffe. » Il est aisé de voir que Cicéron, en parlant ainsi, regardait seulement comme passions ces idées déréglées et sans frein qui ne permettent de supposer aucun but de vertu ni de bienfaisance. Certains physiologistes ne donnent encore le nom de *passion* qu'à toute émotion vive de l'âme, désignant alors,

sous le nom d'*affections de l'âme*, la tristesse, la compassion, l'amour malheureux, etc. Le chagrin dont nous sommes subitement frappés en entendant un récit qui nous touche diffère véritablement de ce chagrin rongeur qui sape sourdement l'existence, de même que l'amour ardent instantanément développé à la vue d'un objet accompli diffère de cet amour qui, dépouillé de son premier feu, amène les douces sympathies ; mais cette division, quelque juste qu'elle soit à certains égards, nous paraît réellement plus subtile qu'approfondie; car, bien que l'âme éprouve deux sortes d'émotions, l'une n'est qu'une modification de l'autre, leur différence n'est pas essentielle dans le principe. L'une et l'autre de ces affections sont de véritables passions, et rapportant aux passions en général la définition donnée à ces deux ordres en particulier, nous dirons : Les passions sont ces divers états où l'âme est agitée de sentimens doux ou tumultueux, expansifs ou concentrés. Nous ne donnons pas cette définition comme devant être préférée ; mais il nous semble que cette manière de les considérer offre quelque intérêt, en circonscrivant en peu de mots les limites de ce vaste cercle d'émotions qui, comme autant de ressorts, font mouvoir l'homme et nous le présentent sous mille apparences variées.

Sources inépuisables de bonheur et de maux, les passions ont été tour à tour vantées comme le plus doux apanage, et dénigrées comme le présent le plus funeste. Epicure, dont la philosophie reposait sur les plaisirs et les voluptés, et Anacréon, qui ne chanta que l'Amour et les Grâces, certes, devaient bénir ce présent des cieux, et devaient avoir sur les passions des idées bien opposées à celles de ces philosophes austères, de ces froids misanthropes qui ne se croient jetés ici qu'en passant pour faire épreuve de maux. Loin de nous ces êtres insensibles pour qui la vie semble un fardeau ; désirer n'avoir aucune passion, c'est offenser l'Être immortel qui les grava dans nos cœurs, et pour le bonheur social, et pour lui rendre d'éternels hommages. L'homme sans passions

serait un être nul; à peine averti de l'idée de son existence, ses fibres épaisses et engourdies s'endormiraient bientôt d'un sommeil de mort. Sans désir, aucun attrait ne pourrait l'émouvoir; sans doute, loin d'être poussé, comme tant d'autres, par leur fougue impétueuse, tranquille dans sa sphère étroite, il méconnaîtrait l'ambition, la soif des richesses, l'anxiété de l'avarice, sa conscience glacée ne lui reprocherait jamais aucune faute criminelle; mais, le malheureux! il ne connaîtrait pas non plus le charme qu'on éprouve lorsque, après s'être oublié plus ou moins long-temps, l'homme finit par se reconnaître, gémit et verse les larmes du repentir! Il ne connaîtrait pas l'amitié, don précieux qui nous fait partager les peines d'un ami, lorsque des malheurs imprévus ont assailli sa sensibilité!

A la vérité, nous serions des êtres bien malheureux, si, comme quelques-uns l'ont faussement avancé, elles agissaient toujours en despotes; mais considérons que l'homme est également né pour la vertu; que son cœur, accessible à toute l'impétuosité des passions, est également ouvert à ces douces affections que la nature a imprimées chez tous les êtres. Le sauvage, qui n'a d'autre frein et d'autres lois que ses volontés et ses caprices, défend vigoureusement sa famille, et montre une tendresse respectueuse pour les vieillards. La vertu a donc été le premier don de la Divinité, et elle voulut encore nous accorder la raison pour lutter avec force contre les orages de la vie: semblable à un roc, les flots tumultueux des passions viennent s'y briser, comme les vagues se brisent en grondant sur les rochers des mers.

§. II.

Les passions naissent avec l'homme; comme l'instinct, elles tiennent à notre organisation; et, comme le dit *Tourtelle*, il est aussi impossible de vivre sans passions que d'exister sans sentiment. Condillac a dit que toute passion ne pouvait naître avant les sensa-

tions, que toute détermination morale ne pouvait être enfantée qu'après une perception et un jugement. *Buffon* dit au contraire que dans l'homme le plaisir et la douleur physiques ne sont que la moindre partie de ses peines et de ses plaisirs. *Bichat*, interprétant en faveur de son opinion le trouble et le dérangement notables que certains organes de la vie intérieure éprouvent lorsque les passions s'exaltent et se manifestent, en a placé le siége dans les organes intérieurs. Il est impossible, je crois, d'adopter l'une ou l'autre opinion d'une manière exclusive; toutes deux sont appuyées sur des raisonnemens spécieux, toutes deux rendues séduisantes par le développement et l'enchaînement des idées, qui font que l'un et l'autre auteur s'élève à des données générales qui, au premier abord, captivent la pensée et enchaînent la réflexion. Malgré tout, on ne peut s'empêcher d'admettre que certaines passions aient leur siége ou leur source dans les organes intérieurs : dans le jeune homme, le courage, l'audace se déploient à proportion que les systèmes pulmonaire et vasculaire deviennent supérieurs aux autres. Dans les maladies des viscères, ne voit-on pas se développer certaines passions tout-à-fait étrangères dans l'état sain? L'hystérique éprouve sans cesse le besoin inexprimable de répandre des larmes et de s'exhaler en regrets. L'hypochondriaque est morose; il ne se repaît que d'idées sombres et tristes; toujours inquiet sur son sort, le sommeil fuit loin de sa paupière ; il calcule dans le silence des nuits l'efficacité des médicamens qu'on lui donne et le temps qui doit s'écouler encore avant sa guérison. Le phthisique au contraire, plongé dans une sécurité trompeuse, est soutenu jusqu'à la mort par l'espoir d'une guérison prochaine.

« A la manière dont certains viscères sont affectés et exercent leurs « fonctions, naissent, dit *Cabanis*, des idées riantes ou sombres, « des sentimens doux ou funestes; des appétits extraordinaires se « développent, des images inconnues viennent assiéger l'esprit, « des affections nouvelles s'emparent de notre volonté. » Une sensibilité particulière, née accidentellement dans nos viscères, irradie

sympathiquement vers le cerveau, l'excite ou l'affaiblit, et modifie indéfiniment ses facultés. Ainsi, l'exaltation de sensibilité des organes reproducteurs occasionne souvent chez l'homme ou chez la femme les plus grands désordres moraux; ainsi, à l'âge de la puberté, l'adolescent cherche ce qu'il ne connaît pas; il cherche avec l'inquiétude du besoin, et le hasard le plus fortuit fera toujours naître quelques impressions dont la correspondance, quoique indirecte, ne laissera pas d'éveiller l'âme et de mettre en mouvement le ferment des passions : preuve incontestable de l'influence des organes intérieurs sur le cerveau; preuve incontestable que la cause de toutes les idées et de toutes les passions qui se développent à cet âge est dans les organes génitaux, sur lesquels la nature semble concentrer le foyer de la vie. Mais *Bichat* tombe dans un extrême lorsqu'il dit : « Tout tend donc à prouver que la vie organique est « le terme où aboutissent et le centre d'où partent toutes les pas- « sions. » Car, si nous considérons un homme qui a reçu une injure; si nous réfléchissons qu'il l'a vivement sentie; que son imagination la grossit encore; que la vengeance s'allume, éclate sur-le-champ, ou que, dissimulant à dessein, et calculant avec soi-même la gravité de l'injure, il projette une vengeance tardive mais effroyable, ici, au contraire, comme le dit Condillac, la passion sera le produit d'une sensation extérieure, d'une réflexion mûrie dans le silence : l'empire du cerveau domine, les organes intérieurs en reçoivent une influence directe. C'est sans doute d'après cette considération que *Bichat* a annoncé, d'une autre part, cet éternel reflux de la force du cerveau sur les ganglions, et de ceux-ci sur le cerveau. « Ces deux foyers, dit-il, tour à tour prédominés l'un par « l'autre ou restant en équilibre, constituent, par leur mode d'in- « fluence, toutes les variétés nombreuses que présentent nos affec- « tions morales. »

L'appétit dispose à la passion, a dit M. le professeur *Richerand;* l'appétit est dans les entrailles; la passion semble être le produit de quelque conception cérébrale. Cette théorie, qui se rattache un peu

aux idées de Condillac, est vraie sous certains rapports ; car l'amour, l'amitié, la haine, la vengeance, la tristesse, etc., sont bien le produit d'une conception cérébrale ; elles supposent toutes une succession plus ou moins nombreuse de réflexions et de jugemens : mais la surprise, mais l'admiration, etc., sont-elles le produit d'une conception cérébrale.....? Je ne le crois pas ; car l'effet est aussi prompt que la cause est instantanée : la pensée ni la réflexion ne peuvent intervenir, et souvent, malgré tous les efforts de la raison, nous laissons à regret s'échapper au-dehors l'émotion de notre âme.

Les passions nous paraissent aussi indéfinissables dans leur siége qu'elles le sont dans leurs effets ; et, quoi qu'en dise *Haller*, la pâleur de l'effroi, le frémissement de la colère, ne peuvent pas plus être expliqués que le timide embarras de l'innocence et l'aimable coloris de la pudeur. De même, liées à l'existence de l'homme, enchaînées à ce principe inconnu que nous appelons *âme*, principe généralement répandu dans nous, nos actions les plus solitaires et les plus indépendantes en apparence sont, comme le dit *Roussel*, « le fruit du concours de tant de parties, qu'elles semblent plus ap- « partenir à la machine qu'à aucun organe particulier. »

Les passions, n'étant que l'expression de l'état de l'âme, doivent donc avoir leur siége dans tous les organes doués de la vie ; et toutes les fois qu'une cause quelconque agit sur la sensibilité d'un organe, cette sensibilité, comme une sentinelle vigilante, avertit l'âme : celle-ci, selon que l'objet l'intéresse en bien ou en mal, se porte aussitôt sur cet agent avec complaisance, ou tâche de se dérober à son impression. Quoi qu'il en soit, nous nous bornons à ce simple aperçu des diverses opinions émises ; et, laissant aux physiologistes distingués le soin de résoudre ce problème, nous considérerons à présent l'homme depuis le moment de sa naissance jusqu'à la décrépitude ; nous le suivrons dans les différentes phases de l'âge, et nous verrons avec lui les passions naître, s'accroître, se modifier et finir avec la mort.

§. III.

A. L'homme est le jouet continuel des passions ; même avant de naître, il est soumis à leur influence. En sortant du sein maternel, ses fibres délicates, irritables au suprême degré, s'incommodent essentiellement de tous les agens extérieurs ; habituées à une température douce et uniforme, et tout à coup exposées aux influences de l'air, celui-ci les irrite en tous sens, détermine aux surfaces extérieures un afflux considérable d'humeurs, et, lui donnant dès ce moment une vie plus inquiète, plus active, semble lui annoncer qu'elle va être désormais sujette à tous les agens capables d'en augmenter ou d'en ralentir la force. Toute communication immédiate étant rompue avec la mère, et ne recevant plus comme auparavant, sans s'en apercevoir, l'aliment qui favorisait sa croissance, il commence à sentir le besoin. Mais bientôt il acquiert un nouveau don de la nature, le *plaisir*, quand, suspendu à la mamelle bienfaisante de sa nourrice, il suce en se délectant cette douce liqueur qui, seule encore d'entre tous les autres alimens, est celui qui puisse le mieux circuler à travers les tissus déliés de ses glandes. Il connaît donc en naissant la douleur et le plaisir, double sensation d'où s'ensuit le désir de fuir l'une, et de perpétuer l'autre : heureux instinct qui ne va croissant qu'avec ses besoins, qui se renferme dans les bornes de l'innocence, tant que l'âme, chaste et neuve, ne connaît d'autre nécessité que celle de croître et de se réparer sans cesse. Les besoins grandissent avec l'âge ; les désirs, qui les suivent assidument, grandissent en même temps jusqu'au terme où l'homme, ayant déjà pris à peu près sa croissance, il est temps qu'il veille à sa propagation, et qu'il rende à la nature le tribut qu'il a reçu d'elle. Cette grande révolution est signalée dans l'économie par des phénomènes nouveaux ; un champ vaste se découvre à l'homme ; ses idées, prenant l'essor, brûlent d'en parcourir toutes les étendues ; chaque objet devient merveille pour lui, et ses désirs,

d'abord aussi modérés, aussi simples que son être, s'accroissent à l'extrême, et arrivent au niveau de la nouvelle élévation à laquelle il vient d'atteindre. Ses désirs deviennent vastes, pressans, et prennent tous les caractères de ces passions, qui cherchent à multiplier notre être pour saisir les jouissances multipliées qu'enfante l'imagination.

Les passions, dans le premier âge, se bornent en général à la tendre amitié, doux sentiment né de la reconnaissance. Le cœur des enfans, sourd à toute autre voix, ne sait répondre encore qu'aux accens de l'amour maternel; s'ils répandent des larmes, ces larmes ne sont point amères, et le moment qui les afflige touche au moment qui va les consoler. On s'accorde cependant à dire que la jalousie est une de leurs premières passions. « J'ai vu, dit « saint Augustin (*Tourtelle*), un enfant jaloux; il ne savait pas « encore prononcer une parole, et regardait déjà un autre enfant « qui tétait avec lui, avec un visage pâle et des yeux irrités. » Jean-Jacques l'a supposé cruel par instinct, puisqu'il déchire et arrache impitoyablement les membres d'un oiseau qu'on lui met entre les mains. Cette action, pour être taxée de cruauté, supposerait la réflexion; or, l'enfant à cet âge ne réfléchit pas, il ignore qu'en suivant l'instinct qui le pousse à connaître, il persécute une victime innocente. La domination semble être plutôt une passion puissante chez l'enfant du premier âge; n'étant d'abord qu'un plaisir, elle devient bientôt un besoin : avant de pouvoir parler et exprimer ses desirs, ne semble-t-il pas vouloir commander par ses cris ?

B. L'âge de l'adolescence est cet âge heureux où toute l'économie jouit au plus haut degré de ce sentiment de bien-être et de satisfaction amené par la nouvelle transformation de l'homme. Le cerveau, recevant des pulsations plus fortes et plus fréquentes, réagit avec plus d'impétuosité; le sang, poussé avec plus d'abondance vers le poumon, développe une plus grande quantité de chaleur; les impressions deviennent plus délicates et plus nom-

breuses, et tout l'organisme entre dans un véritable état de fermentation. Alors l'âme, ou le principe qui perçoit les sensations entre en turgescence, et de cette exaltation de vie naissent ces mouvemens impétueux, ces passions fougueuses, ces élans de générosité qui caractérisent le jeune homme. « Bientôt il ne rêve « plus qu'amour, dévouement, combats, désir de la gloire, et ne « tarde pas à se montrer l'amant le plus ardent, le guerrier le plus « intrépide, l'ami le plus généreux. » (Dict. des sciences médic.) Ainsi, à cet âge, les passions doivent être gaies, irréfléchies; les inclinations fortes, subites, changeantes. Quelquefois cependant, certaines se développent de si bonne heure dans le naturel, deviennent si constantes, qu'elles semblent étouffer toutes les autres. C'est ainsi que le célèbre *Bichat*, occupé dès sa tendre jeunesse aux travaux sérieux de l'anatomie, annonça de bonne heure qu'il semblait être destiné à donner à l'art de guérir un lustre nouveau.

Tel est le caractère de la jeunesse, beau temps où les idées s'épanchent librement, où les objets toujours nouveaux sont toujours goûtés, où commence à éclore le germe précieux des sciences, des arts, où l'esprit inquiet, se sentant disposé à tout entreprendre, paraît demander un guide pour le conduire au bonheur.

C. Arrivé dans l'âge adulte, âge où, les passions ayant perdu leur premier feu, l'homme commence à se reconnaître au milieu des prestiges qui l'enveloppent encore, l'imagination, n'ayant plus cette fougue impétueuse, marche d'un pas plus égal, et se portant sur le passé, pèse et juge selon leur poids les idées dont elle s'était repue; le colosse des chimères s'écroule, et parmi ses débris paraît la réalité, simple et sans ornement. Il s'étonne alors de ses égaremens, et s'applique à combiner sa vie future d'après le passé : la raison accourt, lui montre des devoirs qu'il ignorait encore; elle lui enseigne du doigt les sociétés, et lui reproche en secret de n'avoir pas encore contribué à leur accroissement et à leur felicité. C'est alors que, des inclinations particulières prenant le dessus, il

commence à fixer le point qui, par la suite, devra être le mobile de ses actions. Les passions orageuses sont passées avec la première jeunesse, mais elles ont fait place à d'autres plus réelles, plus réfléchies, d'autant plus immuables, que, libre de cette fougue de tempérament, l'homme considère tout d'un œil sec et n'agit plus que d'après les résultats d'une combinaison sérieuse. Souvent alors, il ne compte pour rien le bonheur dont il peut jouir, il ne calcule sa félicité que d'après les entraves qu'il sait y opposer lui-même : il devient affairé, attire à lui tout ce qui peut lui procurer quelque gain ; il n'entend rien, ne respecte rien ; souvent l'amitié, la tendre amitié perd ses droits, et se voit déchirée par l'ongle cruel de l'ambition ; l'envie, la jalousie, la haine, étroitement embrassées, jurent de travailler en commun à la destruction de l'alliance et de l'accord des sociétés.

Mais cet âge est donc l'âge du crime ; à quarante ans le cœur de l'homme ne peut-il donc être asservi qu'à son joug tyrannique! .. De tels exemples sont rares pour le bonheur de l'humanité. Au contraire, l'homme dont l'éducation a été soignée, dont les premiers penchans ont été dirigés vers l'étude des sciences et de la nature ; l'homme des champs même, dont la simplicité garantit la droiture, fait de cet âge son plus bel ornement ; juste et franc par goût, bon par l'apprentissage de la vie, il est humain, généreux, loyal, et offre souvent le plus parfait modèle des vertus sociales.

D. La vieillesse est signalée chez l'homme par la diminution successive de toutes les facultés qui appartiennent à son espèce. La circulation, se ralentissant, affecte moins vivement le cerveau : tous les organes perdent leur force, leur activité ; la peau, autrefois arrosée par mille sources différentes, voit ses canaux se rétrécir, s'affaisser, ses nerfs perdent leur délicatesse ; elle s'homogénise, et diminuant chaque jour la série des communications de l'individu avec ce qui l'entoure, elle le dispose insensiblement à ce quiétisme décrépit si voisin de la mort. La mémoire, autrefois si fidèle, ne trouvant plus dans les objets physiques de quoi se repaître et

s'alimenter, revient sur elle-même pour ne pas s'éteindre; et l'âme, qui n'est plus ébranlée à chaque instant par des impressions nouvelles, porte une opinion plus juste et plus décisive. Riche en idées, en comparaisons, elle fouille au milieu d'elle-même, et du tact de l'expérience choisit les matériaux du bonheur véritable. Ainsi donc, à cet âge, la sagesse devrait toujours être le partage de l'homme ? Oui, si tout en parcourant le cercle qu'il a tenu, il se fût appliqué à tirer de justes conséquences de ses actions; mais nous voyons aussi de vieux fous comme de jeunes fous : l'avarice, la méfiance, l'inquiétude sont souvent le partage des vieillards. Comme les organes se débilitent de plus en plus, le cerveau lui-même, recevant à peine une légère secousse de la circulation, s'affaisse et perd bientôt jusqu'aux traces des idées que le temps y avait gravées. L'homme alors ne sait plus veiller à sa conservation; quelquefois il reprend les idées, les passions, et cette mobilité qui caractérisent l'enfance. « Le célèbre Marlbo-« rough devint dans sa vieillesse sujet à toutes les petites passions « d'un enfant; il s'attendrissait à la plus légère impression, se « mettait souvent en colère, ou pleurait au moindre refus. » (*Cabanis*). C'est ainsi qu'après avoir parcouru le grand cercle de la vie, l'homme se rapproche de plus en plus du point dont il était parti, il rentre dans le néant. Le sage, content d'avoir vécu, s'endort paisiblement; le dernier soupir de l'homme vain est encore pour la vie, dont il a méconnu les véritables charmes.

§. IV.

Nous avons vu que l'amitié, l'amour et la générosité dans la jeunesse; l'ambition, l'envie ou le sentiment profond de l'humanité dans l'âge viril; l'avarice et la méfiance dans la vieillesse, étaient les principales passions qu'amène ordinairement après elle la révolution des âges, toutefois avec bien des modifications que nous avons déjà fait pressentir, et qui, pour être signalées, exi-

geraient des connaissances et des vertus presque toujours incompatibles avec la jeunesse. Bornons-nous donc à ces légères considérations qu'un moraliste seul pourrait étendre, et hâtons-nous d'arriver à notre objet principal, qui consiste à parler de l'influence des passions sur les maladies. Combien d'objets se rattachent encore à l'imparfaite esquisse que je viens de tracer ! Quelle importance mériterait ici la considération des lois, des coutumes et des habitudes privées ! Quels caractères variés ne doivent pas imprimer dans le cœur de l'homme les influences des climats, des tempéramens, de l'éducation, des sexes, etc., etc !.... Ce vaste tableau m'effraie et me fait repentir de m'être imprudemment engagé dans un labyrinthe où l'œil le plus habile peut à peine se reconnaître, et dont l'esprit le plus vaste peut à peine embrasser l'étendue. Gardons-nous d'y pénétrer, et contentons-nous d'indiquer les auteurs qui doivent suppléer à notre insuffisance. Montesquieu, dans l'Esprit des lois, explique comment la rigueur ou l'excessive chaleur des climats influent sur les passions de l'homme. Dans la comparaison des lois de Lycurgue et de Solon, il enseigne également pourquoi les Spartiates avaient un caractère franc, mais dur et inflexible, tandis que les Athéniens ne se faisaient pas honte d'étaler cette douceur et cette urbanité que les premiers taxaient de faiblesse. *Tourtelle* dit qu'un bois, une montagne, une rivière, établissent souvent entre deux bourgades voisines une ligne de démarcation si tranchée, qu'elle les rend presque entièrement différentes. « Les femmes, dit *Cabanis*, sentent leur faiblesse ; de « là le besoin de plaire et de s'adjoindre un protecteur : elles ont « besoin de plaire ; de là leur dissimulation, leurs petits manéges, « leurs manières, leurs grâces. » L'homme, au contraire, plein de sa force et de sa supériorité, trouve dans le repos le sentiment le plus pénible ; sentant avec chaleur sa prédominance sur les autres animaux, il jouit avec abondance de tout, parce que tout lui semble fait pour satisfaire ses besoins, faire naître ses jouissances et enfler sa cupidité. L'esprit de prépondérance, l'ambition,

la gloire, développeront à chaque instant chez lui des passions tumultueuses aussi dissemblables de celles de la femme qu'il s'en éloigne plus par son organisation physique ; il fait la guerre, supporte impunément les plus affreuses privations, franchit d'un pas rapide les sentiers de la mort pour cueillir une palme, un laurier qui lui échappera bientôt. La femme est loin de nourrir ces passions bruyantes qui, comme un torrent, s'échappent quelquefois du cœur de l'homme. Le premier coup-d'œil que nous jetons sur son organisation nous la donne à connaître : ses formes douces et nuancées, la texture de ses fibres molles, délicates, les traits indécis de sa physionomie, ne semblent-ils pas décéler une âme qui refuse de s'ouvrir à tout autre sentiment qu'à celui de la tendresse et du plaisir ? « L'amour, a dit Mad. de *Stael*, n'est qu'un « épisode dans la vie de l'homme, c'est l'histoire entière de la vie « de la femme. » « L'homme extérieur est la saillie de l'homme in- « térieur. » (*Dupaty*, 33.e Lettre sur l'Ital.) L'homme n'agit donc réellement que d'après l'impulsion secrète que fait naître son organisation ; il est certain qu'il est porté par tempérament à aimer ou à haïr certains objets avec plus ou moins de passion (*Hipp.*, 14 cap. *de Diætâ.*) ; que, d'après la prédominance de tel ou tel système d'organes, les sensations sont plus vives ou plus obtuses, les idées plus fixes ou plus mobiles ; que nous sommes enfin naturellement portés à l'amour, à la haine, à la dissimulation, ou à cet état de monotonie qui caractérise le tempérament lymphatique. Mais *Galien* dit que le régime peut changer la constitution du corps, le tempérament, et par conséquent varier et modifier les passions. (Cap. 9, *quod animi mores.*)

Sans doute il est possible qu'en suivant avec constance un plan de vie sage et modéré, on parvienne également à modérer les habitudes mêmes de la constitution ; mais, dit *Cabanis*, « les causes « qui modèrent ou suspendent les effets du tempérament venant « à cesser d'agir, il reprend son cours, et tous ses effets renaissent ; « souvent même, lorsque l'application de ces causes se prolonge,

« elles perdent graduellement de leur puissance, et la nature pri-
« mitive reparaît avec tous ses attributs. »

L'éducation influe également sur les idées morales, et prépare de loin ces grandes qualités ou ces grands vices qui étonnent par la suite. C'est surtout dans l'âge tendre que l'enfant, semblable au jeune arbuste, se plie et se redresse suivant le caprice de la main qui le guide. C'est du choix de son précepteur que dépend le destin de sa vie. « J'aime mieux, dit Montaigne, qu'on choisisse pour
« instituteur de l'enfant un homme qui ait la tête plustot bien
« faite que bien pleine, et qu'on préfère toujours chez lui les
« mœurs et l'entendement à la science. Il faut qu'il lui apprenne
« ce que c'est que vaillance, tempérance et justice; ce qu'il y a à
« dire entre l'ambition et l'avarice, la servitude et la sujestion, la
« licence et la liberté; à quelles marques on recognoist le vrai et
« solide contentement; jusqu'où il faut craindre la mort, la dou-
« leur et la honte. »

CLASSIFICATION DES PASSIONS.

Toutes sont plus ou moins défectueuses. Tantôt on a divisé les passions en celles qui naissent de l'état social, comme la gloire, l'ambition, etc.; et en celles qui sont innées, comme l'amour, la crainte, la colère, etc. M. *Richerand* les divise en celles qui ont pour objet la conservation de l'individu, et en celles qui doivent veiller à la propagation de l'espèce, etc., etc. Mais les passions peuvent se présenter sous tant de points de vue, qu'il paraît presque impossible d'en donner une classification précise et applicable à toutes les considérations auxquelles elles sont susceptibles de se prêter. Considérées sous le seul point de vue médical, celui qui doit nous importer ici, les uns les ont divisées en *douces* ou *violentes*, *expansives* ou *concentrées*; d'autres, les divisant en quatre ordres, ont renfermé dans les deux premiers toutes celles qui peuvent être rapportées à la douleur et à la crainte; dans les deux autres, toutes

celles qui naissent de la satisfaction et du désir. Il nous paraît préférable de n'en faire que deux classes ; et de même que le plaisir et la douleur sont les deux pivots de toutes les sensations, de même autour de la joie et de la tristesse semblent devoir se ranger et se grouper naturellement toutes les affections ou passions. Nous donnerons donc une description des passions *gaies* et des passions *tristes*, nous réservant cependant de parler en particulier de la colère et de la frayeur.

SECTION II.

§. I.er

Chercher à examiner la manière d'agir de chaque passion sur l'économie serait un travail immense, peut-être impossible. Tant de circonstances de la vie, en modifiant les principes de notre organisation, doivent modifier tellement l'action des passions, qu'il nous paraît hors de portée de les suivre et dans les causes nombreuses qui les déterminent et les font varier à chaque instant, et dans les influences infinies qu'elles exercent sur nos organes. De même, loin de détailler toutes les passions qui se rapportent à la *joie* ou à la *tristesse*, nous laisserons à la réflexion le soin de saisir des nuances qui souvent ne peuvent être tracées, de distinguer la joie douce et expansive de la joie bruyante et tumultueuse, la tristesse concentrée de ce chagrin violent et subit qui se manifeste par des actes de colère ou de fureur. La tristesse et l'aimable gaîté ne se touchent-elles pas d'ailleurs par une chaîne d'émotions qu'il est plus facile de sentir que de peindre? L'amour le plus satisfait peut-il toujours se défendre de ces langueurs qui insensiblement jettent l'âme dans une sorte de mélancolie, et transforment les plus douces émotions en une affection pénible qu'on ne peut définir ?

Passions gaies.

Les passions gaies, nous l'avons dit plus haut, forment le bel apanage de la jeunesse : elles ne lui sont cependant pas exclusives, car nous voyons souvent des vieillards céder aux attraits d'une folie

aimable, et goûter des plaisirs encore bien séduisans, en se reportant par la pensée au berceau de leur âge.

Dans les passions gaies, les traits s'épanouissent, les pommettes se colorent, les yeux brillent d'un nouvel éclat, et quelquefois s'humectent de larmes; la respiration est courte, précipitée; les mouvemens du cœur s'accélèrent, le pouls s'élève et devient fréquent, le centre des forces quitte l'épigastre, s'épanouit à la circonférence; les capillaires de la peau s'injectent, les exhalans prennent plus d'activité; les solides, agréablement émus, se prêtent aux dilatations nécessaires à la libre circulation des fluides, et chaque humeur rencontre ses couloirs disposés à se prêter aux élaborations qu'elle doit subir; tout, en un mot, dans cet heureux état de l'âme, s'érige et se dispose à lutter avec avantage contre tout agent destructeur. En imprimant ces heureux effets sur l'économie, la gaîté féconde encore les facultés intellectuelles; elle ranime l'esprit comme le cœur; le sentiment et la pensée prennent un nouvel essor. Ovide, ce poëte aimable, cet homme qu'une gaîté naturelle rendit le plus heureux des hommes, fut, dit Marmontel,

« Enfant gâté des Muses et des Grâces,
« De leurs trésors brillant dissipateur,
« Et du plaisir savant législateur.

Passions tristes.

Les passions tristes, au contraire, font naître un ensemble de phénomènes tout-à-fait opposés. Nées du sentiment pénible qu'on éprouve, soit à la perte d'un objet bien cher à tous égards, soit à la suite d'un espoir trompé, elles peuvent être comparées à un poison lent, qui charrie silencieusement dans nos organes le germe de la destruction, ou, si l'on veut, à ces gouttes d'eau qui, en se succédant, tombent, et finissent par pénétrer et user le marbre le plus dur. Rien, en effet, ne résiste aux passions tristes; elles minent et font céder à la longue l'économie la plus robuste.

Dans les passions tristes, la peau est terne, les yeux secs et languissans, les traits affaissés, les lèvres éteintes; le sommeil fuit les

paupières, l'appétit se perd, les digestions ne se font plus, et la porte est ouverte à toutes les maladies chroniques. Les propriétés vitales, loin de s'épanouir également sur tous les organes, refluent au-dedans, se concentrent dans les hypochondres, et déterminent cette pesanteur et cette constriction précordiale qui obligent de soupirer souvent. L'action du cœur se ralentit; il réagit à peine sur le sang artériel; le cerveau, à peine excité, ne produit qu'un faible ébranlement sur les organes qui en dépendent; les sens deviennent obtus, les idées sont lentes à se former, et le *sensorium*, à la longue, menace de s'éteindre, faute de nouvel aliment. Les vaisseaux absorbans, auparavant toujours en garde contre les substances nuisibles répandues dans l'atmosphère, changent de mode de sensibilité, attirent à eux indistinctement les miasmes grossiers et morbides; la vie, continuellement en lutte avec mille agens extérieurs, et recevant des atteintes d'autant plus sûres et plus profondes que les forces organiques ne réagissent plus en proportion de la force des agens nuisibles, finira par être envahie et par céder à l'empire des lois physiques. Lorsqu'un chagrin profond nous accable sur-le-champ, et que nous avons perdu jusqu'à l'espoir, quelquefois on meurt subitement, comme ce malheureux père dont parle Montaigne, qui tomba roide mort à côté du cadavre d'un jeune guerrier qu'il reconnut pour son fils. D'autres fois, dit M. *Richerand*, on a vu des malheureux que l'aspect d'une mort certaine avait inondés d'amertume blanchir entièrement et devenir méconnaissables dans une nuit.

Colère.

La colère est cet état violent où l'âme réagit par des mouvemens désordonnés et impétueux sur les agens qui l'ont excitée. Tantôt la figure se colore d'un rouge pourpre, les yeux étincèlent, la bouche est béante, tous les traits s'agitent convulsivement; tantôt elle s'annonce par un tremblement général, une pâleur universelle; les forces abandonnent, la figure et toute l'attitude du corps offrent l'image de la faiblesse et du plus affreux désespoir. A ce spasme

général succède bientôt une violente réaction des forces au-dehors; la faiblesse fait place à la plus bouillante fureur, le cœur quadruple de vitesse, le pouls est tumultueux et désordonné; la figure et toute la périphérie du corps se tuméfient; les vaisseaux du cerveau se gonflent, se dilatent outre mesure, se rompent quelquefois, et amènent une véritable apoplexie. D'autres fois la colère augmente tellement les forces circulatoires, que, subitement épuisées, elles ne peuvent plus se rétablir, et causent la mort, ou impriment sur certains organes une excessive débilité, source dangereuse des maladies chroniques.

Frayeur. La frayeur est cet autre état de l'âme signalé par les phénomènes les plus alarmans : la figure pâlit, les mains tremblent, les jambes se dérobent, le pouls est petit, serré, fréquent, irrégulier; le sang reflue au centre, s'arrête dans les veines caves ou dans l'oreillette droite; les vaisseaux se distendent; on éprouve une oppression de cœur, et quelquefois cet organe se rompt, comme on en cite des exemples.

§. II.

Maintenant, sans chercher à rappeler ici l'opinion des physiologistes sur le siége des passions, que les uns le mettent dans le cœur, que d'autres, comme *Bacon* et *Vanhelmont*, le mettent dans l'estomac, et d'autres dans les ganglions ou le cerveau, c'est ce qu'il nous importe peu d'approfondir. Une seule chose est certaine, c'est leur influence sur les organes de la vie; influence que tous n'ont cessé de reconnaître, et journellement encore constatée et approfondie par la pratique des médecins. Les passions agissent, ou *subitement*, avec plus ou moins d'énergie, ou *lentement*. Subitement, elles déterminent la mort, ou bien, sans épuiser tout-à-fait le principe de vie, celui-ci cherche à vaincre le mal par les larmes, les cris, les vomissemens, les convulsions, etc. Si les propriétés vitales prennent le dessus, ces accidens se calment promptement;

mais quand elles ont été trop affaiblies, les organes s'altèrent dans leur structure, le malade devient cataleptique, maniaque, mélancolique, etc. Une femme vit son enfant tomber dans une rivière: l'effroi que lui causa la vue de ce petit être luttant en vain contre la mort la paralysa d'un bras pour toute sa vie. Si au contraire elles agissent lentement, elles consument peu à peu, et entraînent infailliblement au tombeau.

Maintenant nous nous trouvons amenés à parler des passions comme causes de maladies, ou comme complication des maladies. Nous allons successivement les considérer sous ce double point de vue.

Passions comme causes des maladies.

En jetant un coup-d'œil rapide sur les causes nombreuses des maladies *chroniques* ou *aiguës*, nous voyons presque toujours au milieu d'elles les passions jouer un rôle principal. Tantôt c'est le système circulatoire, quelquefois les viscères appartenant aux sécrétions, et par suite la nutrition, qui en reçoivent les pénibles influences; tantôt elles déterminent un trouble plus ou moins grand dans tout le système cérébral, et dans les facultés de l'entendement. Ainsi la colère et les passions fougueuses peuvent faire développer comme subitement des fièvres inflammatoires, des érysipèles, des flux de sang par l'anus, la phrénésie et autres affections aiguës. M. le professeur *Pinel* rapporte, d'après *Hoffmann*, qu'un homme de beaucoup d'embonpoint et très-pléthorique, ayant pris un verre d'eau-de-vie après un fort mouvement de colère, fut saisi quelque temps après d'horripilation et de vomissement; une chaleur très-intense occupa bientôt la tête, et troubla le sommeil de la nuit, au point d'amener le délire. Le lendemain, tumeur remarquable à l'aine, avec chaleur. Le troisième jour, rougeur et chaleur affectant toute la cuisse et la jambe. Le sixième jour, la couleur du pied passe du brun au noir; la face se tuméfie, et se colore en rouge; déjections involontaires, mort. Les passions vives et subites peuvent encore amener la péritonite, la métrite, chez les nouvelles accouchées. Les passions tristes, au contraire, la crainte,

le noir chagrin, influent à un tel point sur les organes sécretoires, que ceux-ci, en quelque sorte paralysés dans leurs fonctions, cessent de confectionner les sucs qui doivent servir à la réparation des tissus, ou d'éliminer du torrent circulatoire ceux dont l'essence malfaisante ne fait qu'opposer de nouvelles entraves à la santé. Il se développe au foie, à la rate, etc., des affections chroniques signalées par une pesanteur incommode, sourde, quelquefois lancinante dans l'organe même; la bile n'est plus sécrétée, l'appétit et le sommeil se perdent; l'estomac tombe dans l'atonie; les digestions sont pénibles, les intestins flatueux; il survient des constipations ou des diarrhées opiniâtres, etc. Mais c'est surtout dans les affections mentales, la mélancolie, l'hypochondrie et les diverses vésanies, que l'on rencontre pour principe des chagrins vivement sentis : tantôt c'est un dérangement dans les affaires domestiques; tantôt c'est un espoir trompé, une place dont on est frustré; le plus souvent, dans la jeunesse, c'est un amour contrarié, ou la perte d'un objet chéri. Les femmes, que la pudeur et les bienséances empêchent d'obéir aux feux de l'amour, sont sujettes à toutes ces espèces d'affections, surtout à l'hystérie, à la nymphomanie, maladies entretenues par les écarts d'une imagination brûlante et désordonnée. Toute la classe nombreuse des névroses enfin peut reconnaître pour causes, des peines, des passions vives et subites; l'épilepsie, la catalepsie, peuvent être occasionnées par une vive frayeur, un chagrin excessif et inattendu; l'apoplexie, par un accès de colère; la paralysie, par la crainte et l'effroi, etc. Il y a maintenant un homme dans une des salles de l'Hospice clinique, qui, arrêté dans une diligence par des brigands, éprouva subitement une violente colère mêlée d'effroi. Quelque jours après, il commença à sentir de la douleur dans les pieds et les jambes; il y éprouvait parfois une sorte de torpeur. Quelque temps après, il perdit une place; des chagrins qu'il en ressentit vinrent augmenter les accidens à tel point, que, quinze jours après ce dernier événement, ses jambes fléchissant sous lui,

et ne pouvant plus faire un pas, il entra à l'hospice pour faire usage des fumigations sulfureuses. On a vu des femmes très-irritables être saisies, à la suite d'un accès de colère, de douleurs articulaires, de spasmes d'estomac, d'iléus nerveux, etc. D'autres, dans un mouvement d'indignation, ont éprouvé subitement un point de côté comme pleurétique, une toux convulsive, etc. Nous voyons également les affections concentrées, les chagrins profonds, être causes des maladies chroniques compliquées de lésions des organes intérieurs. L'impression vive ressentie au pylore dans les fortes émotions, le sentiment de constriction dans toute la région de l'estomac, les vomissemens spasmodiques qui surviennent tout à coup à la nouvelle d'un accident funeste, font que cet organe en conserve quelquefois l'empreinte ineffaçable, qu'il se déclare des squirrhes au pylore, des affections cancéreuses de l'estomac, maladies affreuses dont la terminaison toujours funeste atteste l'insuffisance de nos moyens et fait le désespoir de la médecine.

Combien encore, depuis ces derniers temps de calamités où les passions, la crainte, la tristesse avaient banni la paix de l'âme, où les intérêts de chacun n'ont cessé d'être froissés; combien, dis-je, ne voit-on pas se succéder journellement dans les hospices les maladies organiques du cœur ou des gros vaisseaux ! Tant de causes dans la vie peuvent en précipiter ou ralentir les mouvemens; tant d'agens sont pour nous, à chaque heure du jour, une source d'émotions si variées ! La rencontre imprévue d'objets, même les plus ordinaires; la crainte, l'espérance, etc., agitant notre âme, y déterminent un ébranlement plus ou moins vif, resserrent ou épanouissent les ventricules du cœur, etc. Que sera-ce enfin, quand l'homme se trouve dans ces pénibles momens où l'âme ne cesse d'être morcelée par un chagrin rongeur?... La vie semble entravée dans sa source, un poids énorme pèse sur le cœur, et déjà cet organe reçoit l'empreinte funeste d'une maladie qui, chaque jour, fait des progrès lents, mais inévitables. Peut-être, dit M. *Pinel*,

que, dans l'oppression que l'on ressent, le poumon se resserre spasmodiquement à l'approche du sang ; que celui-ci est refoulé dans les ventricules ; qu'il les dilate et porte une atteinte plus ou moins profonde à leur irritabilité. Mais pourquoi admettre, dans l'explication de cette maladie, plutôt une cause mécanique que vitale? le cœur comme l'estomac sont soumis à l'influence nerveuse; or, par quel mécanisme expliquera-t-on les désordres effrayans de ce dernier organe, désordres que nous rencontrons si évidemment dans certaines autopsies. Si nous passons aux maladies épidémiques, contagieuses, comme la peste, le typhus des prisons, des bâtimens, ou aux maladies simplement épidémiques, tenant à des constitutions de l'atmosphère, une économie débilitée, tant par des causes physiques que morales, ne laissera-t-elle pas beaucoup plus de prise aux miasmes délétères? ne sera-t-elle pas plus promptement domptée qu'une autre forte et vigoureuse? Les gens peureux, dit *Zimmermann*, tombent plus facilement malades, parce que la peur, relâchant tout, facilite l'entrée de tous les principes hétérogènes dont l'air est chargé, et expose beaucoup plus aux maladies populaires. Tous les rapports faits sur les maladies contagieuses attestent cette vérité; et en parcourant l'histoire de la campagne de l'armée d'Orient, par M. le professeur *Des Genettes*, l'on voit que tout soldat qui se laissait abattre à l'aspect des misères et des privations était sûr d'être affecté dès le premier moment qu'il s'exposait à la contagion, et même sans s'y exposer autrement qu'en plein air; et presque certain, dis-je, de succomber sous le faix accablant d'une maladie que l'inquiétude et mille peines morales rendent encore plus sûrement mortelle. Lorsque la peste régnait au Grand-Caire, un officier, alors soldat, m'a assuré qu'un de ses camarades, d'une constitution très-sensible et très-irritable, ayant reçu une forte réprimande sur un soupçon injustement dirigé contre lui, tomba de suite dans un accablement moral dont rien ne pouvait le distraire, et le lendemain même il fut attaqué de la contagion. Il lui rendit des soins pendant deux jours, jusqu'à ce

qu'enfin un délire très-violent étant survenu au malade, avec un un bubon à l'aine, il soupçonna que ce pouvait être la maladie régnante, et le conduisit à l'hôpital, où il mourut trois jours après : l'autre n'a reçu aucune atteinte. Est-ce sa constitution forte et vigoureuse alors qui l'aura garanti, ou la fraîcheur des nuits, qu'il préférait, pour dormir, à l'atmosphère de sa caserne? ou bien a-t-il dû cet avantage à ce caractère ferme et joyeux que je lui ai vu déployer continuellement dans un des temps les plus malheureux de sa vie (il était prisonnier de guerre sur un ponton en Angleterre)? Dans l'épidémie de Teklembourg, l'invasion de la maladie était toujours précédée par des causes débilitantes : tantôt c'étaient des saignées pratiquées hors de propos, tantôt une tristesse et une mélancolie profondes; et cette invasion était très-souvent déterminée par un emportement de colère, une terreur ou la persévérance de la tristesse. (Nosogr. philos.) Combien de fois, dans les hôpitaux militaires, n'avons-nous pas vu de jeunes infortunés, accablés par des idées tristes sur leurs familles, languir, malgré tous les secours de l'art, dans les salles de fiévreux, et subitement être enlevés par centaines, à l'apparition d'une épidémie dysentérique, celle de toutes qui y est la plus ordinaire? Aussi est-il généralement reconnu que, dans les hôpitaux militaires, la cause principale qui tend à rendre les maladies périlleuses, et à offrir de temps en temps des ravages qui nous étonnent, est la tristesse, l'ennui qui règnent souvent dans ces lieux de désolation, et qui, pénétrant le cœur, ne font que l'accabler davantage par le poids énorme des chagrins qu'une imagination malade se plaît à enfanter.

Nous ne pouvons nous empêcher de jeter également, en passant, quelques considérations sur l'état de grossesse. Les passions alors agissent quelquefois tellement sur le système nerveux, que l'organe chargé du fruit de la conception devient accessible à mille affections toutes plus ou moins dangereuses, et dont quelques-unes vont même jusqu'à déterminer les plus graves accidens, l'avortement, etc. D'autres fois la matrice, sympathiquement excitée, exé-

cute dans son parenchyme certains mouvemens spasmodiques qui rompent quelquefois les radicules artérielles et veineuses qui l'unissent au placenta ; des hémorrhagies foudroyantes se déclarent, et la femme périt victime, si l'on ne se hâte de terminer l'accouchement.

Ainsi l'observation a rendu constant que tout ce qui frappe vivement l'imagination de la mère est capable d'entraîner les suites les plus dangereuses. *Van-Swiéten* parle d'une femme grosse qui, ayant dormi toute la nuit pendant un incendie qui avait lieu à côté de sa maison, avorta sur-le-champ, lorsque le lendemain sa mère la félicita de ce que le sommeil l'avait garantie de la peur. (*Fodéré.*) Il est également incontestable que les passions de la mère n'influent d'une manière marquée sur l'économie générale du petit être renfermé dans son sein, et sur le développement plus ou moins régulier de ses parties. Immédiatement lié à l'organisation de la mère par le cordon ombilical, qui rend leur circulation commune, grêle et frêle dans les premiers rudimens de l'existence, l'embryon, de texture molle comme l'albumine, ressent vivement les désordres de la circulation de la mère ; chez lui son cours, également suspendu ou ralenti, amène la mort ou différentes lésions organiques, ou bien, fortement émue, sa circulation pousse en tous sens, et d'une manière désordonnée, les molécules organiques, commence ces désordres physiques qui réellement nous étonnent à la naissance, et souvent encore imprègne cette frêle organisation des germes de maladies auxquelles la mère même n'avait jamais été sujette. M. le professeur *Pinel* cite une femme qui, dès son plus bas âge, fut attaquée d'épilepsie, parce que sa mère, quoique exempte de cette maladie, avait éprouvé de vives frayeurs avant d'accoucher d'elle. Il est également certain qu'une mère frappée d'une émotion très-vive ne peut donner le sein à son enfant sans un véritable danger pour lui. Des observations, disent tous les auteurs de traités d'accouchemens, prouvent que des enfans ont été subitement atteints de convulsions pour avoir tété leurs nour-

rices encore émues de frayeur, ou agitées des flots d'une colère récente.

§. III.

Passions compliquant les maladies.

Si l'homme en santé doit redouter les effets des passions ; si, lorsqu'elles sont portées à un certain excès, elles déterminent subitement chez lui des maladies plus ou moins graves, ou déposent dans son économie les germes cachés de mille affections diverses, à plus forte raison en supportera-t-il moins les pénibles influences, si déjà sa santé est compromise par une maladie quelconque, dont la cause n'aura, si l'on veut, nul rapport avec les affections de l'âme. Un individu entre-t-il subitement en colère, ayant une plaie considérable, ou à une extrémité, ou sur la superficie du corps, le sang, poussé avec rapidité, s'injecte dans la plaie, l'ensanglante. L'asthénie passagère qui succède toujours à un mouvement de colère, ramène les forces vers l'intérieur, les propriétés vitales de l'ulcère changent, la suppuration se tarit, et, par une sorte de reflux, se porte souvent sur un des organes les plus essentiels à la vie. « Qu'une cause quelconque, dit *Bichat*, « exalte dans une plaie la force des absorbans, le pus est résorbé, « l'ulcère se dessèche, et dès-lors commence la série funeste des « symptômes de résorption. »

A l'hôpital général de Madrid, deux frères étaient blessés assez grièvement d'un coup de feu, l'un à la poitrine, l'autre au genou droit, dans l'articulation même. Ils avaient été séparés à dessein, et placés dans deux salles qui s'avoisinaient. L'un, par suite de sa blessure, fut obligé de supporter l'amputation de la cuisse. La suppuration s'établit, devint louable, assez ni trop abondante; tout promettait enfin un heureux succès, quand un sot infirmier vint lui annoncer que, s'il voulait voir encore son frère, il n'avait qu'à se dépêcher. Ce malheureux fut pris à l'instant d'un saisissement et d'un battement de cœur inexprimables ; il répandit quelques larmes dans le jour, en appelant son frère ; et lorsqu'on vint le lendemain

matin pour faire le pansement, l'appareil se trouva sec; la plaie, blafarde, présentait quelques points noirâtres à sa surface; le malade était extrêmement abattu, très-oppressé, et mourut le lendemain.

Ambroise Paré raconte que, toutes les fois qu'on tirait le canon, les blessés qui l'entendaient éprouvaient un soubresaut, se plaignaient de vives douleurs à la tête; les chairs étaient blafardes, en mauvais état, la fièvre survenait, et les malades périssaient. (Prix de l'Acad. de Chir.)

J'ai eu aussi occasion d'apprécier moi-même cette observation d'*Ambroise Paré*. Au siége de Pampelune, en 1813, la garnison française, pendant quatre mois qu'elle résista, fut continuellement aux prises avec l'ennemi, avec le mauvais temps, et avec la faim. Tous les jours beaucoup de soldats étaient blessés dans la plaine, en combattant pour arracher à l'ennemi quelques épis disséminés dans la campagne; presque continuellement le canon tonnait sur les remparts; et j'ai remarqué, avec le chirurgien-major, que chez tous nos blessés auxquels on pratiquait l'amputation, ou même chez ceux qui n'avaient que des blessures peu considérables, les plaies, qui prenaient un assez bon aspect pendant les courts momens de relâche que la garnison ne sortait pas, revêtaient bientôt la plus mauvaise apparence avec le bruit continuel des fusils, du canon, et quelquefois des obus qui tombaient sur l'hôpital.

Revenons encore aux plaies. Quelles circonstances dangereuses n'entraînent-elles pas à leur suite! combien ne doit-on pas s'observer dans le prognostic, lorsque, par le caractère même de la blessure, l'homme, faible quelquefois, va s'abreuver de peines et de mélancolie! M. *Richerand* parle d'un homme à qui l'amputation du pénis avait été faite, qui mourut de chagrin par suite de l'emportement de sa femme et des injures dont elle l'avait accablé.

Quelquefois, dans les fièvres intermittentes ou toute autre qui porte un caractère chronique, on voit certaines passions être suivies d'un heureux effet, par l'activité ou la secousse qu'elles pro-

curent à tous les systèmes. Cependant, indépendamment des passions tristes, qui ne font qu'énerver davantage les ressources de la nature dans ces maladies, on voit quelquefois aussi la colère et autres passions vives avoir des suites si funestes, que souvent, ainsi que nous l'avons dit plus haut, les forces déjà chancelantes s'épuisent subitement, et le malade tombe dans une syncope qui amène la mort. A plus forte raison, si le malade est atteint d'une fièvre inflammatoire ; car l'excitabilité générale qui accompagne ces maladies, jointe à un commencement de congestion cérébrale, rendent encore les effets de la colère plus promptement pernicieux. Dans les phlegmasies, dont la marche sagement dirigée par le médecin doit tendre d'une manière naturelle et plus ou moins prompte à la guérison, ne voit-on pas quelquefois ces maladies entravées par les passions vives et subites, surtout par les affections tristes et concentrées, dépasser, sans qu'on sache pourquoi, leur terme ordinaire, et ne fournir que des crises incomplètes ? La nature paraît céder à une puissance inconnue qui l'éloigne de plus en plus du but vers lequel elle tendait. Elles revêtent bientôt le caractère chronique, et s'enveloppent promptement d'un appareil sinistre et de symptômes d'autant plus alarmans, que leur cause est cachée. Presque constamment alors le malade sera en proie à quelque sollicitude ; son cœur aura été douloureusement affecté, soit par une mauvaise nouvelle, soit par des questions indiscrètes ou mal ordonnées qui auront laissé un nuage dans son âme ; l'imagination inquiète s'en sera avidement repue. Depuis ce jour, fuyant toute communication avec ce qui l'entoure, il craint de se distraire, se renferme dans ses rideaux, s'enfonce sous ses couvertures, et semble redouter même que quelqu'un s'aperçoive de ses maux. Combien alors il est important de les deviner et de le secourir !

Comme nous avons jeté plus haut quelques données sur l'influence des passions sur la gestation, nous terminerons également cette seconde section, en disant que, lorsqu'une femme est accouchée, un libre accès auprès d'elle, des entretiens suivis avec ses proches

ou ses amis, les commotions de la joie ou d'une entière sécurité, des contrariétés ou des affections morales trites, rendent quelquefois très-dangereuses les suites de la délivrance, et font qu'on ne peut entourer de trop d'égards une nouvelle acouchée. « Une « femme, nous a dit, dans son cours d'accouchement, M. *Lebre-* « *ton* fils, avait prédit qu'elle mourrait de chagrin, si elle n'accou- « chait pas d'un fils, pour complaire à son mari, qui lui avait « dit imprudemment un jour qu'il ne pourrait jamais aimer une « fille comme il aimerait un petit garçon. Après l'accouchement, » elle n'eut rien de plus pressé que de demander le sexe de l'enfant: » on fit la haute sottise de le lui dire; elle laissa échapper un soupir « de regret, et mourut le lendemain. »

Mille observations de tous genres de maladies tirées des auteurs ne feraient que sanctionner de plus en plus les idées que nous avons émises ici; nous regardons comme inutile de les rapporter. Renvoyant donc, pour de plus amples explications, aux auteurs qui ont traité ces matières *ex professo*, nous tâcherons, dans notre troisième section, de développer des idées générales de thérapeutique, avec un léger exposé de la conduite du médecin dans les maladies suscitées ou entretenues par des affections de l'âme.

SECTION III.

§. I.er

« La médecine de l'esprit est encore à naître, ont dit quelques « auteurs; on n'en trouve que quelques fragmens épars qui en at- « testent la pauvreté. » (*Bonnefoy*, Prix de l'Acad. de Chir.) De quel esprit observateur ne faut-il pas être doué, quelle connaissance ne faut-il pas avoir du cœur humain et des ressorts qui le font mouvoir, pour savoir opposer adroitement et avec avantage la crainte et le respect à la fureur, substituer à l'hébétitude et à la pusillanimité la vivacité et le courage, la joie à la tristesse; pour savoir enfin

arracher un secret dont la connaissance doit être une source de lumières pour les modifications d'un traitement ! *Hippocrate* pensait avec raison que la vie de l'homme y suffirait à peine. Mais, quoique difficile et presque impossible à être atteint, le but n'en doit pas moins être médité par un médecin sage ; peut-être même trouvera-t-il dans son naturel, dans son cœur, s'il est généreux et compatissant, ce qu'on chercherait en vain dans tous les écrits philosophiques et dans les replis d'une longue, mais froide expérience. Le vieillard de Cos, pour décider de l'aptitude d'un jeune homme à la médecine, était plus en peine de savoir s'il aimait l'humanité que s'il avait du goût pour la science. « *Si enim adfuerit erga homines amor, adest* « *etiam amor erga artem* ». Sachant bien que, si les maux physiques influent sur notre économie, un moral affecté et tourmenté de souvenirs incommodes avait encore plus de rapports avec l'équilibre des fonctions, il voulait que, tout en cherchant des moyens de rétablir cette économie débilitée par les agens extérieurs, l'on cherchât aussi des baumes qui, répandus avec sagesse sur les plaies de l'âme, pussent en adoucir les douleurs. C'est dans le traitement du jeune Perdiccas, fils d'Alexandre, qu'il montra que la médecine ne consiste pas moins dans l'art d'administrer des consolations à un infortuné que dans l'art d'administrer des remèdes matériels au corps. Ainsi donc ce reproche cité plus haut, fait à la science, n'est pas tout-à-fait fondé, puisque nous voyons que, dès l'antiquité même la plus reculée, la médecine de l'esprit avait été long-temps l'objet des plus sérieuses méditations ; que non-seulement *Hippocrate*, mais *Pythagore*, *Empédocle*, *Démocrite* avaient été en même temps philosophes et médecins, et que tous les médecins païens, jusqu'à *Galien*, ont observé et pratiqué auprès de leurs malades cette partie de l'art de guérir, qui contenait en même temps la manière de régler les passions. Les anciens opposaient aux affections de l'âme trois sortes de secours : les secours du régime, les secours moraux, et ceux de la gymnastique. *Galien* voulait que l'on changeât l'idiosincrasie des individus par le régime et quelques remèdes appro-

priés, et continués pendant des années. Il recommandait la diète végétale, les herbes, les racines, le lait, le miel, etc. Ce nouveau régime devait amener une diarrhée favorable, évacuer toutes les humeurs, en recomposer de nouvelles, produire de nouvelles influences sur les différens organes, et changer par conséquent les penchans, les inclinations morales, etc. : car *Hippocrate* et *Pythagore*, qui vivaient long-temps avant lui, avaient observé que les peuples et les animaux qui se nourrissaient uniquement de chair étaient féroces et cruels. *Haller* dit également : « *Tartari unicè carnes* « *amant, herbasque contemnunt destinata bestiis pabula, iidem* « *opprimè feroces sunt et crudeles. Contrà mite brachmanum inge-* « *nium et Indorum solo cibo vegetabili vitam sustentantium* ». — Les remèdes moraux étaient aussi d'un grand secours chez eux ; ils savaient avec art évoquer une passion pour en guérir une autre ; et Plutarque nous dit qu'on ne vint à bout d'arrêter, à Milet, une sorte d'épidémie morale qui engageait toutes les filles à se tuer, qu'en menaçant leur pudeur, et promettant de faire exposer toute nue la première qui se donnerait la mort (Dict. encycl.). Ils accordaient surtout les meilleurs effets à la musique. Rien n'est-il plus contraire à la mélancolie et plus capable en même temps de relever un courage mou et abattu que le bruit d'une musique guerrière ? Aussi reconnaissaient-ils à la musique deux grandes vertus : l'une, de relever et exciter l'imagination ; l'autre, de calmer les souffrances d'un esprit malade. « *Certè nemo est quem non musice leniter detineat,* « *distrahat à curis, à se avocet et quasi extra se constituat, dulci-* « *que detineat otio* » (Lorry, *de Melancholiâ*). Ils savaient également que l'exercice, la fatigue, les bains, les frictions, le travail, sont très-propres à distraire un esprit trop fixé sur une idée, et que, lorsque le corps travaille, l'âme est obligée de veiller et de régler tous les mouvemens. *Lorry* dit aussi que la danse est un remède souverain contre la mélancolie : « *et quòd animi effectus lenes atque* « *jucundos excitet, et quòd inter salubria corporis exercitia recenseri* « *possit* ». Les anciens, comme les médecins d'aujourd'hui, accor-

daient peu de vertu aux médicamens pour le traitement des passions ; ils employaient seulement avec avantage l'ellébore, qui, agissant avec violence par le vomissement et les selles, aidait considérablement à l'évacuation des humeurs. La médecine morale passa, après *Galien*, entre les mains des prêtres et des théologiens ; différens médecins, par la suite s'en occupèrent encore : parmi eux on remarque *Boerhaave*, *Zimmermann*, *Lorry*, etc., et, dans ces derniers temps enfin, l'illustre auteur de la Nosographie philosophique, dans son Traité sur les Aliénations mentales, traité qui doit le rendre à jamais recommandable à l'art et à l'humanité.

§. II.

Après avoir donné ce court exposé de la doctrine générale des anciens sur le traitement des passions, nous allons également jeter quelque aperçu sur la manière de prévenir la complication des maladies par les passions, et ensuite sur la manière de traiter les maladies causées et entretenues par des affections pénibles de l'âme.

A. « Qu'on apprenne de bonne heure à l'homme à ne se former 1.er point.
« que des idées exactes, à ne sentir qu'autant qu'il convient, et,
« pour y parvenir, qu'on l'habitue à n'attribuer à chaque chose
« que la valeur qui lui est due, à se mettre lui-même, ainsi que
« les choses qui l'environnent et les rapports qui le lient à toutes
« ces choses, à la place et dans les proportions convenables, alors
« l'esprit éclairera l'âme, la connaissance modérera le sentiment,
« le jugement dirigera la volonté, et le cœur sera réglé par la
« raison. » (M. *Hallé.*)

Ainsi donc, si les hommes s'accoutumaient de bonne heure à supporter les peines et à ne pas se contenter de les sentir, ils résisteraient avec plus de résignation contre l'ennui des maladies, et n'en aggraveraient pas à chaque instant le danger par le chagrin et le désespoir ; mais ceux qui ont été accoutumés dès l'enfance à faire leurs

volontés, ne peuvent souffrir dans un âge plus avancé que quelque chose résiste à leurs vues, à leurs désirs; ce sont ces sujets fantasques et boudeurs, qui semblent commander qu'on les guérisse et qui sont incapables de rien souffrir. Pourtant il est vrai de dire que, dans certaines maladies, et même dans toutes en général, l'homme, et surtout l'homme de l'âge mûr, devient pusillanime, bizarre, et que le sentiment d'une douleur ou d'un malaise continuels développent peu à peu chez lui ces affections tristes, ce morne découragement qui viennent compliquer et enrayer quelquefois les secours de l'art. C'est un grand mérite alors, dans un médecin, que d'avoir de la gaîté, et de pouvoir s'en servir auprès de ses malades. On parle, dans le Dictionnaire encyclopédique, de deux médecins qui, se relevant alternativement pour faire le service d'une salle de malades, avaient tous les deux, quoique très-instruits, des succès bien différens. L'un, sans être brusque, était toujours sérieux; l'autre joignait à la gaîté les manières les plus douces et les plus compatissantes : chaque fois que ce dernier paraissait dans la salle, tous les malades avaient la satisfaction peinte sur le visage; lorsqu'il leur parlait, ils étaient consolés et prenaient un nouveau courage pour supporter leurs douleurs. Il est donc bien essentiel de relever le courage des malades, de ne pas leur permettre de s'ennuyer, de ne pas les laisser seuls avec leurs réflexions; que des parens, que des amis viennent les visiter sans cesse, et, dans les douceurs d'une conversation simple et sans art, qu'ils épanchent réciproquement les divers mouvemens de leur cœur. Voyez comme, dans les hôpitaux civils, les malades attendent impatiemment le jour où il sera permis aux étrangers d'entrer; voyez-les recevoir avec attendrissement les caresses affectueuses de leurs amis, les tendres embrassemens de leurs femmes, de leurs enfans. Que ces heureux momens sont courts! les amis s'éloignent, mais ils laissent le malade plein de confiance et d'espoir, dans quelques jours ils se reverront, dans quelque temps ils ne se quitteront plus! Comment la nature, aidée des secours de l'art, pourrait-elle suc-

comber alors sous le faix de la maladie! Aussi est-il certain que parmi ceux qui meurent journellement dans les hôpitaux, le plus grand nombre sont de ces malheureux, trop fréquens dans les grandes villes, qui, ne tenant à rien, étrangers à toute autre chose qu'au soin de soutenir une pénible existence, n'ont personne qui vienne les encourager, ni partager l'amertume de leur sort. Il n'en est pas de même dans les hôpitaux où règnent des maladies contagieuses, toute communication avec le dehors est interceptée : aussi les malheureux qui y sont renfermés, continuellement aux prises avec le mal, sans consolation, sans espoir, n'entrevoient que l'horreur du trépas, et alimentent continuellement le feu de destruction qui déjà les consume. Le médecin est le seul qui puisse avoir accès; il est le seul qui semble s'intéresser à leur sort. Qu'inaccessible à la terreur, au chagrin, à la tristesse même, dans ces asiles de malheur où l'étendard de la mort flotte et répand au loin l'épouvante, la compassion soit l'unique sentiment qui puisse émouvoir son cœur, mais l'émouvoir sans l'ébranler, l'émouvoir pour le renforcer d'un noble courage, et le pénétrer encore plus de ses hautes obligations; lui seul va lutter avec la mort, il est un consolateur, il est un dieu de paix pour ces malheureuses victimes. Combien plus encore il importe, lorsqu'une maladie contagieuse, la peste, sévit contre toute une population, contre une armée entière, de relever le courage et les forces énervées par la crainte! « Pour rassurer les « imaginations et le courage ébranlé de l'armée, dit M. le profes- « seur *Des Genettes*, ce fut au milieu de l'hôpital que je trempai « ma lancette dans le pus d'un bubon appartenant à un conva- « lescent de la maladie au premier degré, et que je me fis une légère « piqûre dans l'aine et au voisinage de l'aisselle, sans prendre « d'autres précautions que celle de me laver avec de l'eau et du « savon qui me furent offerts. J'eus pendant plus de trois semaines « deux petits points d'inflammation correspondant aux deux pi- « qûres, et ils étaient encore très-sensibles lorsqu'au retour d'Acre, « je me baignai en présence de toute l'armée dans la baie de Cé-

« sarée. » Quelle généreuse conduite, quel exemple pour un jeune médecin qui commence à s'essayer dans la carrière de l'art! il entrevoit religieusement l'étendue de ses devoirs et se prosterne devant le sage qui les lui a tracés.

Ainsi, l'art de dissiper les craintes, les inquiétudes, l'ennui, de bercer au contraire au milieu des songes flatteurs de l'illusion et de l'espérance, est le grand art du médecin, et celui sans lequel l'efficacité des médicamens est toujours incertaine. Quelquefois même cet art seul est un remède si héroïque, qu'il attaque et renverse subitement le mal. Est-il permis au nostalgique mourant de partir, ou l'entretenez-vous de l'idée qu'il reverra bientôt le toit de ses pères, il est ivre de joie, il reprend l'espoir, il n'est plus malade. Dans la campagne de 1809, un de mes meilleurs amis, près de succomber sous le poids de son zèle et d'une dysenterie opiniâtre, était tourmenté depuis quelque temps d'idées noires et sinistres sur sa famille, dont il ne recevait pas de nouvelles; en vain ses camarades cherchaient à le distraire, il n'écoutait que son chagrin, il n'était bien que lui seul. Un jour enfin on lui annonça six lettres à la fois; le plaisir qu'il éprouva fut si vif, la secousse communiquée fut si efficace, qu'il reprit de suite l'appétit, fut guéri de sa dysenterie, et parfaitement rétabli en moins de huit jours.

2.e point. B. Dans les maladies causées et entretenues par les passions, le médecin doit se livrer à des considérations non moins importantes et non moins étendues; se diriger d'après l'excitabilité plus ou moins grande du malade, ou l'affaissement profond dans lequel, au contraire, il peut être plongé. Nous allons prendre deux exemples relatifs à ces deux états opposés. Voyez cet hypochondriaque enfoncé dans un réduit obscur : la teinte jaunâtre de tout son corps, la pâleur sombre de sa figure, cette nuance brunâtre qui, comme un cercle, s'étend à l'entour des yeux, n'indiquent-elles pas les noires idées dont il se repaît? Les traits de la face tirés et grippés n'annoncent-ils pas un être des plus excitables, plein d'idées dis-

parates, fugaces, presque toujours mécontent, insupportable à lui-même, quelquefois à ceux qui l'entourent? Mais il est bien intéressant pour un médecin par la pitié qu'il inspire. Peu ou point de remèdes doivent être employés; et malgré cette sentence de Celse, (*Morbi non eloquentiâ, sed remediis curantur*, lib. 1, p. 10) c'est à un langage persuasif encore plus qu'aux médicamens qu'on doit avoir recours; à ce langage simple, modeste, qui parle à l'âme sans l'assaillir, et l'invite à s'entr'ouvrir pour laisser échapper des souvenirs accablans, ou exhaler des pensées noires, des alarmes éphémères par elles-mêmes, mais très-sérieuses par les phénomènes qu'elles savent enfanter. C'est ici surtout, comme le dit *Hippocrate*, que la médecine n'agit que d'une manière très-imparfaite, si elle n'est secondée par les personnes qui entourent le malade. Que ceux qui le servent emploient auprès de lui la plus grande douceur, qu'ils préviennent ses goûts, flattent jusqu'à un certain point ses caprices, et souffrent de légers inconvéniens pour en éviter de plus grands. J'ai vu, dans un hôpital, un hypochondriaque à qui on avait refusé une double ration de vin qu'il semblait désirer beaucoup, sans doute parce que cette liqueur était un charme à ses maux, être plongé pendant trois jours dans une mélancolie profonde, disant sans cesse que tout conspirait contre lui, jusqu'à son médecin. Ce malade, au bout de ce temps, fut, je me le rappelle, instantanément soulagé par un flux extraordinaire, par l'anus, de bile porracée, lequel flux était depuis quelque temps provoqué par les eaux de Vichy, dont il faisait usage.

D'un autre côté, quel homme a vraiment un plus grand besoin des secours d'une médecine morale, est véritablement plus malade, et surtout plus à plaindre, que celui qui, livré aux angoisses d'un amour contrarié, soupire et se consume en regrets!

« *Hinc jacet exhaustis oppressus viribus æger,*
« *Deficit aut languet maciatis functio quæque*
« *Visceribus, totum tabescit corpus, et omnes*
« *Ignibus occultis febris depascitur artus.*

Geoffroy, Poëm. de l'Hyg.

Que j'aimerais à voir alors un vieillard vertueux et expérimenté par l'âge compatir doucement à ses maux, le plaindre, le suivre dans son penchant, le retenir de peur qu'il ne s'égare, et l'arrêter sans cesse avec la voix de la morale et de la sagesse! Mais souvent il est si difficile à ceux qui l'entourent de le deviner! car l'amour est mystérieux, il sait se contraindre et se voiler souvent sous l'apparence d'un chagrin qui lui est tout-à-fait étranger. C'est au médecin philosophe à veiller, à considérer les traits, les gestes de son malade, jusqu'à ce qu'il ait pu démêler les grands sujets de sa tristesse. La pâleur de son visage, la maigreur de son corps, des yeux tantôt secs, tantôt nébuleux, un pouls serré, quelquefois lent ou fréquent, toujours inégal et petit, donneront déjà d'assez fortes présomptions. Il lui rendra de fréquentes visites, tâchera, par une conversation douce, de captiver sa confiance; il variera à dessein ses discours, et, effleurant tantôt un sujet, tantôt un autre, que son œil habile sache saisir un geste, interpréter un soupir, une larme, qu'il feigne de ne rien apercevoir; qu'il lui suffise de connaître; qu'il élude même jusqu'aux questions que son malade sait quelquefois lui opposer avec art. Il a touché la corde sensible, il a su l'émouvoir; déjà le secret a été près d'échapper, toujours il a expiré sur ses lèvres : mais enfin, brisant toute retenue, le cœur gros de soupirs, l'infortuné exhale avec un torrent de larmes le fatal secret source de tant de maux. Dès-lors il ne cache plus rien; son médecin devient son ami, le confident de ses peines, le dépositaire de ses plus secrètes pensées; il voit jusque dans les replis de ce cœur, en sonde habilement les blessures, et cherche dans son art et sa philanthropie les moyens propres à ses desseins. Déjà le médecin a remporté un grand trophée sur le mal, il ne lui reste plus qu'à poursuivre. Si le malade a des nausées, de mauvaises digestions, un émétique produira une secousse favorable; mais, en général, la matière médicale et la pharmacopée sont de faibles ressources contre les plaies de l'âme : aussi les négligera-t-il momentanément pour parler le langage du cœur. Marchant dans une voie

lente, mais sûre, il parviendra à son but; et, essuyant tantôt les larmes qu'il fait couler, tantôt réchauffant le foyer de la vie par l'espoir qu'il fait briller sans cesse, il ramène peu à peu l'économie dans une disposition convenable à recevoir d'autres secours de la médecine. Alors il est temps de conseiller aux parens de faire voyager le jeune homme, de nouvelles impressions amènent d'autres idées; de l'envoyer à la campagne, à une certaine distance, chez un ami où il puisse trouver d'autres jeunes gens bouillans de santé et de jeunesse. Il se croira alors obligé de les suivre dans leurs promenades champêtres; ils parcourront en chassant les montagnes, les plaines, prendront çà et là dans les hameaux une nourriture solide, rechasseront encore, pour ne revenir que le soir à la maison. Un doux repos pour la première fois viendra fermer ses paupières, et ses membres fatigués appelleront le sommeil. On le verra bientôt perdre de vue ses soucis, ses chagrins; une vie plus active, un lever matinal, l'air frais de la campagne, l'aspect sauvage des monts, le coup-d'œil riant des coteaux, effaceront promptement sa mélancolie; son imagination deviendra plus active, et enfantera de nouvelles idées avec des élémens nouveaux. « Le travail est l'antidote « de l'amour, a dit J. J. Rousseau; et, en effet, quand les bras « sont exercés, l'imagination se repose, et quand le corps est bien « las, le cœur ne s'échauffe pas. » *Ovide* a dit, dans le même sens :

Otia si tollas, periêre Cupidinis arcus.

Ce que nous venons de dire peut être également rapporté à une jeune demoiselle, toutefois avec les modifications qu'exigent son sexe et sa faiblesse plus ou moins grande. Qu'on l'éloigne d'abord du lieu où la passion a pris naissance; qu'on la mette au loin, dans une maison où des dames inspirent le respect et l'amitié; qu'elle y trouve de jeunes compagnes douces comme elle, et remplies de cette vivacité si charmante à cet âge. Il faut que l'oisiveté soit bannie, que des heures particulières règlent les occupations du jour, que le matin surtout soit consacré aux promenades; l'air

frais dilatant les poumons, tempérera cette chaleur chronique qui sans cesse les accable encore. Mais les promenades ne doivent pas être indifférentes ; tous les lieux ne sont pas également propres au but qu'on se propose. Un bois majestueux inspire le respect ; le silence qui y règne, le frémissement des feuilles rendent l'âme attentive, font travailler l'imagination, une sorte d'inquiétude avive les idées, et rend la pensée errante. Arrivez-vous sur un coteau, l'œil se perd dans la vallée, tour à tour quitte et reprend un paysage ; l'imagination court, comme les sens, d'objets en objets ; l'air vif, qui se renouvelle toujours, renouvelle aussi les idées, emporte la mélancolie. Combien est délicieuse également la fraîcheur d'un jardin au moment où le soleil, commençant à paraître, change en vapeurs la rosée des fleurs ! l'arome qui s'en élève calme l'agitation des sens, et plonge l'âme dans ces douces rêveries qui savent transformer en délices les regrets les plus amers. Tous ces moyens seront employés avec art et repétés avec méthode ; on y joindra l'usage des végétaux, des fruits, du lait, et de temps en temps quelques gouttes d'un vin pur et restaurant : on observera aussi que les promenades soient toujours présidées par une dame, afin de maîtriser l'élan des conversations, et ces épanchemens, qui pourraient être quelquefois dangereux en alimentant les passions.

Si l'éloignement, l'air frais et pur de la campagne, le nouveau régime de vie, les promenades, etc. trompaient l'espoir du médecin et de la famille, il faudrait chercher de nouveaux moyens, ne pas se déconcerter, montrer à la malade une fermeté toujours mêlée du plus tendre intérêt, la faire sortir de la campagne pour la conduire, si les moyens le permettent, dans une ville de grande population, comme Paris, par exemple. Le mouvement continuel du peuple, des voitures, le brouahas des rues, feront un grand contraste avec la tranquillité des campagnes. Les curiosités qui se présentent en foule, les promenades vastes et embellies par l'art, les monumens, les palais, fixeront ses idées, attireront son admiration. Il sera utile qu'on la conduise au spectacle, qu'on la pro-

mène successivement du gai au sérieux, du comique au tragique; qu'on évite cependant les pièces où quelques scènes, par analogie, pourraient réveiller sa passion; qu'elle fréquente surtout ces grands théâtres dont la décoration est aussi pompeuse que le jeu des acteurs; tantôt transportée en Aulide, qu'elle pleure les malheurs d'Iphigénie, qu'elle partage la douleur et les cris d'une mère luttant en vain contre une foule barbare; tantôt transportée au milieu des grâces et des ris, qu'elle prenne part à leurs jeux séduisans, à leurs ébats folâtres. Il est impossible que l'esprit et le cœur restent muets à ces scènes variées, à cette foule de sentimens, tantôt sublimes, tantôt graves, tantôt pleins de gaîté et d'un aimable abandon. Le but est ici d'émouvoir; il faut tirer l'âme de l'idée qui la tient envahie : il faut la distraire, la rendre sensible à d'autres impressions : bientôt la pensée dominante s'affaiblira, l'esprit reprendra du calme, et le reste disparaîtra avec les secours assidus de l'art, de l'amitié, et de la raison.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* JANSON).

I.

Quicumque aliquâ corporis parte dolentes, dolorem ferè non sentiunt, his mens ægrotat. *Sect.* 2, *aph.* 6.

II.

In omni morbo mente valere, et benè se habere ad ea quæ offeruntur, bonum est: contrarium verò, malum. *Ibid.*, *aph.* 33.

III.

Si metus et tristitia multo tempore perseverent, melancholicum hoc ipsum. *Sect.* 6, *aph.* 23.

IV.

Ab insaniâ dysenteria, aut hydrops, aut mentis emotio, bonum. *Sect.* 7, *aph.* 5.